

Zeitschrift: Curaviva : revue spécialisée
Band: 12 (2020)
Heft: 2: Femmes : elles règnent en nombre dans les métiers des soins

Artikel: Entretien sur la famille, le travail et la politique.... et bien d'autres préjugés tenaces : "J'aimerais m'engager - aussi en tant que femme"
Autor: Tremp, Urs / Wyss-Kurath, Regula
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1032812>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Entretien sur la famille, le travail et la politique ... et bien d'autres préjugés tenaces

«J'aimerais m'engager – aussi en tant que femme»

Regula Wyss-Kurath, à Stans, dans le canton de Nidwald, est infirmière, épouse et mère de trois enfants. Membre des Verts, elle est active dans la politique cantonale. Actuellement elle est présidente du Grand Conseil. Comment parvient-elle à tout concilier?

Propos recueillis par Urs Tremp

Madame Wyss, quand avez-vous eu pour la dernière fois le sentiment que c'était trop – famille, travail, politique – que vous n'y arriviez plus?

Regula Wyss – En fait, je n'ai encore jamais éprouvé ce sentiment.

Comment est-ce possible?

Surtout parce que mon compagnon me soutient. Je pense que c'est le b.a.-ba. Sans ce soutien, on n'y parvient pas et on s'épuise. Mes enfants m'ont aussi toujours soutenue. Ils sont adultes aujourd'hui. Mais même quand ils étaient petits, j'ai pu évoluer dans mon métier. Et la famille a malgré

Regula Wyss-Kurath a 55 ans. Infirmière diplômée, elle a pratiqué au Nicaragua et au Kenya, puis a travaillé à temps partiel dans un EMS à Stans. Depuis 2012, elle exerce à la clinique Hirslanden St. Anna à Lucerne. Depuis 2010, elle est députée au Grand conseil du canton de Nidwald. Actuellement, elle en est la présidente. Elle est mariée et mère de trois enfants aujourd'hui adultes.

tout bien fonctionné. Lorsque j'ai démarré en politique, le plus jeune était au jardin d'enfants. Et ça se passait bien.

Le secret dans tout cela?

Encore une fois: mon compagnon. Je n'avais pas à me soucier de savoir qui s'occupait des enfants. Pour les femmes qui n'ont pas cela, c'est très difficile de s'engager professionnellement et politiquement. Dans mon métier d'infirmière, j'avais et j'ai des horaires décalés et en politique des réunions le soir. Il faut donc quelqu'un pour garder les enfants.

«Les catastrophes de Tchernobyl et Schweizerhalle m'ont poussée vers l'action politique.»

Votre conjoint y a-t-il donc toujours contribué?

Il faut un partenaire qui pense effectivement en termes d'égalité. Et c'est là qu'on remarque les limites de l'image traditionnelle des rôles.

Le modèle traditionnel aurait voulu qu'en tant que mère vous soyez derrière les fourneaux et certainement pas dans l'arène politique.

Qu'est-ce qui vous a incitée à vous engager politiquement?

Le hasard. Je ne l'avais jamais vraiment planifié.

Vous ne venez donc pas d'une famille dans laquelle on discutait sans cesse politique?

Non. Bien sûr, depuis mon adolescence, je m'intéressais à la politique et je participais toujours aux votations et aux élections. Mais être politiquement active n'a jamais vraiment été mon but.

Et puis? ...

...J'ai été approchée dans la rue parce qu'on cherchait quelqu'un pour le conseil de l'école. J'avais suivi mes années de formation à Zurich et naturellement j'avais été davantage sensibilisée à la chose politique que si j'étais restée à Stans.

>>

Est-ce à Zurich que vous êtes entrée en politique?

À Zurich, je n'étais pas politiquement active. Mais j'y ai affiné mon sens politique. Le travail que j'ai rédigé pour mon diplôme d'infirmière portait sur la question: que doit savoir une infirmière après Tchernobyl? Au moment de la catastrophe nucléaire de Tchernobyl, j'étais en stage à Bienne. Le sujet s'est presque imposé de lui-même, car de nombreuses femmes enceintes ou qui venaient d'accoucher étaient très inquiètes à cette époque. La même année que la catastrophe de Tchernobyl, il y a eu en Suisse l'incendie de Schweizerhalle. C'est ce qui m'a sensibilisée aux questions d'environnement, c'est ce qui m'a poussée vers l'action politique. Je me disais qu'on devait se battre pour que de tels événements ne se reproduisent pas, qu'on devait mener une politique qui respecte l'humain et la nature.

Et c'est chez les Verts que vous étiez le mieux?

Oui. À l'époque, les Verts étaient encore un parti relativement jeune. Mais les catastrophes de Tchernobyl et de Schweizerhalle avaient montré combien les thèmes liés à l'environnement étaient importants en politique. Ce sont les Verts qui les ont apportés dans le débat politique.

Avant de devenir politicienne, vous avez choisi la profession infirmière. Qu'est-ce qui vous y a motivé?

Je rêvais de devenir infirmière. Je n'ai jamais consulté de conseiller en orientation professionnelle car durant toute ma scolarité une chose était claire: je voulais être infirmière auprès des enfants. C'était mon but. Je l'ai poursuivi et j'y suis parvenue. Le stage que j'ai réalisé dans un foyer pour personnes handicapées lorsque j'étais à l'école secondaire fut décisif. J'ai beaucoup aimé faire ce travail d'accompagnement. Le fait qu'on me demande régulièrement de venir apporter mon aide m'a aussi convaincue que je ne me débrouillais pas si mal.

Pour une jeune femme, rêver de devenir infirmière correspond quand même à un certain cliché.

À l'époque, je n'en avais absolument pas conscience, je n'avais pas de conscience féministe. J'ai simplement aimé ce travail.

Cette prise de conscience a finalement eu lieu.

J'étais infirmière diplômée engagée dans des missions à l'étranger, au Nicaragua et au Kenya. Là, les questions de genre ont pris toute leur importance. Cela m'a ouvert les yeux sur l'importance qu'il y avait à ce que les filles aient les mêmes chances que les garçons, que la formation est essentielle pour l'autonomie et l'indépendance. Ces séjours m'y ont sensibilisée. On ne peut pas priver les femmes d'une formation et les réduire à leur rôle de mère. Les femmes – tout comme les hommes – doivent pouvoir avoir différentes options dans la vie. C'est là-bas que j'en ai pris conscience.

Vous-même étiez mère. N'avez-vous pas aussi ressenti chez nous les limites que cela implique?

Oui, la maternité met souvent un frein à la carrière. Je voulais des enfants, là n'était pas la question. Mais j'ai bien sûr vite

constaté que certaines étapes professionnelles, certains choix de carrière n'étaient pas ou plus possibles. J'aurais pu poursuivre dans les soins infirmiers pédiatriques à Zurich. Mais c'était difficilement compatible avec la maternité.

Aujourd'hui, vingt ou trente ans plus tard, que feriez-vous différemment?

Je veillerais à avoir un emploi dans lequel je pourrais travailler à temps partiel au retour du congé maternité. À l'époque, je n'y avais pas pensé. Aujourd'hui, les femmes sont mieux préparées pour planifier leur carrière professionnelle de sorte qu'elle soit aussi possible après une interruption. Il y a vingt ou trente ans, cette idée n'était pas courante. Peut-être étais-je aussi un peu naïve à l'époque.

Pensez-vous que la situation des femmes dans les soins infirmiers s'est beaucoup améliorée au cours de ces vingt ou trente dernières années?

Oui. Aujourd'hui, il y a le congé maternité, heureusement. Mais dans une carrière féminine, la maternité n'est toujours pas traitée de la même manière que l'absence pour obligations militaires dans la carrière d'un homme.

Comment vivez-vous la situation dans les soins?

Je ne crois pas que nous ayons à lutter contre la dominance masculine. Mais c'est sans doute

le propre des soins infirmiers pédiatriques. Les femmes y sont encore pratiquement entre elles. Naturellement, nous avons aussi des hommes dans la maison. Je me sens vraiment sur un pied d'égalité avec ceux qui ont le même niveau professionnel que moi. Beaucoup de choses ont changé à ce niveau-là.

Et vous gagnez la même chose?

Je ne sais pas. On ne discute pas beaucoup salaire. C'est très suisse: on ne dit pas son salaire. Mais je m'engage politiquement en faveur d'un salaire égal pour un travail égal et pour que les entreprises soient transparentes sur les salaires.

Durant la pandémie du coronavirus, le personnel infirmier a été très applaudi par la population. Pensez-vous que les métiers des soins seront effectivement revalorisés et rémunérés en conséquence?

La population s'est rendue compte que le personnel soignant est en quelque sorte le moteur du système de santé, et que sans lui, rien ne fonctionne. Les applaudissements sur les balcons étaient certes magnifiques, mais il faut davantage. Il s'agit maintenant de porter le débat au niveau politique. Applaudir ne suffit pas.

La crise du coronavirus permettra-t-elle de revaloriser les métiers des soins?

Je crois surtout que les soignants se sont eux-mêmes rendus compte qu'ils devaient lutter pour leur métier et s'engager afin de ne pas sombrer dans le système de santé et d'en être à nouveau les victimes. L'explosion des coûts de la santé est énorme. Et l'on nous considère encore trop souvent comme des facteurs

«On ne peut pas priver les femmes d'une formation et les réduire à leur rôle de mère.»

de coûts. Ce n'est pas le cas. Plus nous aurons des soins de qualité, plus le système de santé sera efficace. Les politiques doivent comprendre ça.

Que demandez-vous concrètement?

Par exemple que le travail à temps partiel soit possible. Les soins sont un métier difficile. Homme ou femme, il faut donc pouvoir travailler à temps partiel. La charge physique et psychique est lourde. Le politique n'en a pas suffisamment conscience. À cela s'ajoute le fait que les personnes dans les soins ont aussi droit à une vie sociale, à pouvoir s'engager en politique ou dans une association. Les possibilités de celle ou celui qui travaille avec des horaires décalés sont limitées. Quant à la vie de couple, elle ne peut exister que si on peut passer du temps ensemble. Si on tient compte de tous ces facteurs, les jeunes infirmières et infirmiers resteront fidèles à leur profession.

Avoir une épouse et une mère si engagée n'a jamais posé de problème à votre famille?

Lorsqu'ils étaient plus jeunes, les enfants demandaient parfois en me voyant dans des annonces ou sur des affiches: oh, maman, quand est-ce que ce sera enfin fini? Mais j'ai aussi constaté que les enfants ont appris à faire avec. Plus ils grandissaient, plus les discussions politiques en famille sont devenues intéressantes. Les enfants m'ont aussi remise en question et j'ai beaucoup appris d'eux. Nous en avons tous profité.

Comprenez-vous aussi les femmes qui ne veulent pas s'engager en dehors de leur rôle de mère?

Complètement. Chaque femme doit être libre d'organiser sa vie. Ce qui importe, c'est que chaque femme ait la chance de réaliser ses désirs et ses idées. Aucune femme ne doit être contrainte de se comporter de telle ou telle manière, de se soumettre à tel ou tel modèle de rôle. Ce qui me tient à cœur, est de pouvoir dire à chaque femme: l'engagement vaut la peine, s'engager apporte quelque chose.

Y a-t-il donc toujours trop peu de femmes en politique?

Lors de mon élection à la présidence du Grand Conseil, j'ai dit dans mon allocution que je souhaitais voir davantage de femmes en politique. Et j'aimerais dire aux femmes: ne pensez pas que vous n'en êtes pas capables! Nous devons dépasser cette idée, même si elle est encore dans la tête de nombreuses femmes.

Une idée qui était aussi dans la vôtre?

Quand j'ai été sollicitée pour être candidate au conseil de l'école, ma première pensée a effectivement été que je n'y arriverai pas. J'ai eu besoin qu'on m'encourage beaucoup avant d'oser dire oui. Et puis on se fait progressivement à la tâche. C'est ce que j'aimerais dire à chaque femme qui manque de confiance au début.



Regula Wyss-Kurath: «Mes missions au Nicaragua et au Kenya m'ont ouvert les yeux sur l'importance qu'il y a à ce que les filles aient les mêmes chances que les garçons.»

D'expérience, je peux dire que si vous acceptez le défi et restez authentique, vous serez respectée. C'est un travail de longue haleine et il faut savoir résister aux coups. Mais j'ai appris à m'engager, aussi avec un esprit critique. C'est l'expérience que je vis en politique et dans mon métier: j'aime m'engager.

Votre engagement en tant que femme est aussi respecté par les hommes?

Après cinquante ans de droit de vote des femmes, la plupart des hommes acceptent que les femmes puissent et doivent s'engager. Mais j'ai encore le sentiment que nous sommes plus facilement sujettes aux critiques et aux accusations. C'est ce que je dois supporter en tant que femme. Il faut avoir la peau dure.

Abandonner n'a jamais été une option?

Sans mon compagnon, sans le parti et sans mes amies et amis j'aurais parfois été tentée. Le soutien de mon parti a été si fort que je ne me suis jamais laissée abattre. Toutes les femmes n'ont pas cette chance, je le sais. J'en suis reconnaissante. Je n'ai jamais regretté ce que j'ai fait, malgré les attaques sous la ceinture à mon encontre, en tant que personne, en tant que femme, en tant que Verte. Mais finalement je dois dire que cela m'a fait grandir. ●

Texte traduit de l'allemand
